

MICHAEL D.
O'BRIEN

PÈRE ELIJAH
À JÉRUSALEM



Thriller
religieux
SALVATOR

MICHAEL D.
O'BRIEN

PÈRE ELIJAH À JÉRUSALEM

Traduction de l'anglais par Carine Rabier-Poutous

Ce livre est la suite très attendue du best-seller *Père Elijah : une apocalypse*, mettant en scène un moine carme, ancien homme politique israélien et rescapé de la Shoah, appelé par le pape à une mission particulièrement périlleuse : ramener à la foi le président de la Fédération des États européens.

Père Elijah poursuit sa mission prophétique. Cette fois, il s'affronte à l'Antéchrist en Terre sainte même pour un combat décisif. Viendra-t-il à bout de l'apostasie ? Comment ébranlera-t-il la conjuration mondiale contre l'Agneau ?

Michael O'Brien tisse un récit palpitant qui mènera le lecteur au terme d'une véritable Révélation.

Michael D. O'Brien est l'auteur de nombreux romans publiés aux Éditions Salvator, dont *Père Elijah : une apocalypse* (2008), *La librairie Sophia* (2010), *Une île au cœur du monde* (2011), *Theophilos* (2012), *L'odyssée du père* (2013) et *Voyage vers Alpha du Centaure* (2014).

Couverture : Isabelle de Senilhes - Photos : © Pascal Deloche/Godong et Istockphoto - photomontage

SALVATOR

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— C'est bien.

— Pourquoi nous aidez-vous... de cette manière ?

— Vous voulez dire de façon clandestine ? C'est parce que vous êtes des visiteurs très inhabituels.

— Vraiment ? Que savez-vous de nous ? demanda Elijah à voix basse.

— Eh bien, je connais notre ami ici présent depuis l'époque où c'était un jeune homme avec un œil en moins, un frère religieux du monastère Stella Maris maintenant vide et dont presque toute la communauté est morte. De vous, je ne sais rien, et il vaut mieux s'en tenir là.

— Enfin, vous savez certainement quelque chose. Ne pouvons-nous pas parler ouvertement ?

Le médecin apporta un plateau sur la table à café, versa du thé d'une théière en laiton dans trois petites tasses contenant chacune plutôt trop de sucre. Il leur présenta une assiette de pâtisseries au miel.

— Des baklavas. S'il vous plaît, n'hésitez pas.

L'hôte s'arrêta, prit une bouchée de l'une des confiseries et ferma les yeux pour la savourer. Il but une gorgée de thé.

— Parler ouvertement c'est s'aventurer dans un territoire dont on ne peut pas revenir, dit-il.

Elijah ne savait plus quelle question poser. Il dégusta le thé, incertain, remarquant cependant la paix dans la pièce. Il sentait maintenant que la situation faisait partie du plan de Dieu même si une grande partie, peut-être à juste titre, resterait cachée à ses yeux.

— Je sais que vous avez du travail à faire dans cette ville, dit le médecin. Un travail important pour le Seigneur.

— Savoir cela n'est pas rien, murmura Elijah.

— J'ai des nouvelles pour vous. Je vous raconterai tout cela en son temps. Mais d'abord, il faut vous détendre puis vous

reposer. Ensuite, nous pourrons parler. Ceci sera votre maison pour la semaine qui vient.

— Vous êtes très généreux d'ouvrir votre maison à un inconnu.

— Êtes-vous inconnu ? répondit l'autre avec le sourire, en le regardant dans les yeux. Vous n'êtes pas un inconnu. Et je devrais préciser que ce n'est pas ma maison. L'appartement appartient à un ami qui est parti à une conférence en Angleterre. Il a donné l'autorisation de l'utiliser car il comprend le manque de logements pour les visiteurs pendant qu'un autre invité important d'Israël est là. La ville est remplie de visiteurs du fait de cet hôte.

Il but une nouvelle gorgée de thé.

— Mon ami est une personne généreuse. Il est aussi dans la communion.

— Je vois.

— Voulez-vous vous reposer maintenant ?

— Je préférerais entendre ce que vous avez à me dire.

Le médecin regarda Elijah avec intensité puis il baissa les yeux.

— Je suis catholique melkite, dit-il. Notre patriarche ici à Jérusalem a disparu. De même que mon propre pasteur de la paroisse Saint-Georges de Haïfa ainsi que l'archevêque de Saint-Jean-d'Acre, Nazareth et de toute la Galilée. Mon archevêque est un homme juste qui sert les gens de toutes races et religions. Il a souvent organisé des manifestations pacifiques contre la violence faite à notre peuple – en partie commise par l'armée israélienne et en partie par des agents de l'Autorité palestinienne. De nombreux juifs et chrétiens se joignaient à ses marches de protestation. À cause de son activité, on lui a collé l'étiquette de terroriste il y a trois mois. Le monde serait un endroit meilleur s'il y avait plein de terroristes de ce genre.

— Croyez-vous qu'il ait été arrêté ?

— Oui, je le crois. C'est la seule explication, vu qu'il ne déserterait jamais son troupeau en période de troubles. Savez-vous que les ordres religieux catholiques ont été assignés à résidence pendant la visite à Jérusalem du Président ? Les Carmes ici ont été embarqués dans un bus de la police il y a trois jours. D'autres prêtres et abbés ont tout simplement disparu. Il serra les lèvres. Peut-être seront-ils renvoyés sains et saufs quand le visiteur sera parti.

— Il faut prier pour qu'il en soit ainsi. Connaissez-vous la situation du patriarche catholique romain ?

— Je n'en suis pas certain. Mais je suis inquiet. Ceci vous concerne directement et il faut donc que je vous dise maintenant ce que je sais. Il y a une semaine, j'ai reçu un appel du secrétaire du patriarche, un homme que je connais personnellement. Nous avons étudié ensemble à l'université jésuite francophone Saint-Joseph de Beyrouth quand nous étions jeunes. Il a téléphoné avec une requête particulière. Il m'a dit que deux hommes arriveraient à Jérusalem dans quelques jours. Il y aurait un catholique palestinien et un autre homme. Cet autre homme, m'a-t-il dit, serait impliqué dans une mission privée du Saint-Père reçue à Rome. Ce serait une personne calomniée dans les médias comme le meurtrier d'un juge italien et traquée par la police et les services de sécurité de plus d'une nation. Il est innocent, a dit le secrétaire.

Maintenant le médecin scrutait Elijah de près, son visage ne trahissant aucune émotion.

— Est-il innocent ?

— Il l'est, répondit Elijah.

— Je vous crois, dit l'autre.

— Vous devriez le croire ! déclara Frère Enoch avec émotion.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Et je me demande pourquoi vous avez pensé qu'il était vital de me les transmettre. On dirait que vous connaissez très bien ma mission.

Le médecin pinça les lèvres, sourit et ne dit rien.

— C'est exact ?

— Les choses peuvent être connues dans le cœur de l'âme, Père.

— C'est un évêque, Tarek, intervint Enoch pour la première fois.

Elijah fronça les sourcils.

— Je n'ai pas pu participer à la Divine Liturgie depuis trois semaines, dit le médecin. Vous est-il possible d'offrir votre messe bientôt ?

— Je vais le faire maintenant, si vous voulez y participer.

Des larmes jaillirent des yeux du médecin et il acquiesça silencieusement.

— Nous pouvons célébrer la Liturgie de saint Jean Chrysostome, Docteur Abbas. On m'a accordé la faculté de célébrer dans plusieurs rites.

Il ne précisa pas que c'était le Pape lui-même qui lui avait donné ce privilège au cours de leur dernière rencontre.

Le kit portatif de messe qu'il avait apporté dans son sac à dos était très petit mais il suffirait. Il y avait plein d'hosties non consacrées. Il n'avait d'autre vêtement que sa longue chemise de lin blanche qui devrait faire office d'aube et une étole violette usée jusqu'à la corde qu'il avait trouvée chiffonnée dans les décombres d'une église arménienne pillée en Anatolie.

Elijah offrit la liturgie sur la table de la kitchenette, chantant les paroles antiques en grec, de mémoire. Après avoir reçu la communion, les trois hommes observèrent un moment de silence qui sembla sans limite. Plus tard, comme Elijah enlevait son étole, Enoch demanda s'il pouvait aller acheter un paquet de

café turc pour le lendemain. Il tripotait quelques piécettes d'un air perplexe. Le médecin sortit de sa poche un assortiment de billets qu'il força le frère à prendre. Il donna également à Enoch et Elijah un double des clefs de l'entrée et de l'appartement.

Après le départ du frère pour ses courses, le docteur Abbas mélangea un pichet d'eau minérale avec de la menthe et des rondelles de citron.

Quoique la chaleur du jour eût décliné, la pièce était encore très chaude et Elijah et lui emportèrent leurs verres sur le balcon pour essayer de profiter un peu de la brise et de la première fraîcheur de septembre. Ils s'assirent sur des chaises en plastique, écoutèrent les bruits de la ville et regardèrent de nouveaux feux d'artifice.

— Merci pour la sainte messe, dit le docteur Abbas.

— C'est moi qui vous suis reconnaissant, dit Elijah. J'espère que vous comprenez le risque que vous avez pris.

— Je suis conscient des risques.

— Si je peux parler ouvertement...

— Je vous en prie.

— En période de danger, la plupart des hommes cherchent d'abord à se protéger. Je sais de façon générale que vous êtes un homme de bonne volonté, vous êtes membre de l'Église et sacrifieriez beaucoup pour elle, mais je me demande si votre motivation pour nous aider est politique.

— Politique ? répondit le médecin, en baissant la voix. Non, pas dans le sens habituel du mot – ou bien, devrais-je dire, ce n'est plus le cas pour moi. J'ai été impliqué dans les chaos complexes et apparemment insolubles de cette terre depuis ma jeunesse. C'étaient toujours des initiatives non violentes. Il marqua une pause. Je ne crois pas que vous soyez ici pour assassiner le Président, si c'est la question que vous posez, et je n'aiderais pas si c'était le cas.

— Pourquoi pensez-vous que je sois ici ?

— Je ne sais pas précisément. Je n'ai pas besoin de le savoir.

— Vous êtes une espèce d'homme rare, dit Elijah.

L'éloge fut accueilli avec un sourire et un haussement d'épaules.

— Je peux vous dire ceci, Docteur : je suis un courrier. Je porte un message d'avertissement à un homme qui désire gouverner le monde.

Le docteur Abbas réfléchit sans quitter Elijah du regard.

— La vérité a des conséquences politiques, dit-il enfin, des conséquences qu'on ne peut pas prévoir.

— Elle a toujours un coût. Accepter des conséquences imprévues fait certainement partie de ce coût.

— Je suis d'accord. Mais qu'en est-il de l'échec, Monseigneur ? Et si vos paroles tombent dans des oreilles sourdes ou ne les atteignent jamais ?

— Ce n'est nullement mon affaire, dit Elijah en tournant le regard vers le Dôme du Rocher qui brillait dans la nuit.

Le docteur Abbas secoua la tête.

— Un investissement énorme pour une issue incertaine, dit-il en soupirant.

Ils firent silence. Le médecin remplit à nouveau leurs verres.

Elijah se tourna brusquement vers l'autre et dit :

— Je crois que vous savez ce que c'est que de tout donner sans garantie de réussite. Même si nous ne nous sommes jamais rencontrés auparavant, je suis certain que toute votre vie incarne cela.

— Vraiment ? J'espère que c'est maintenant le cas. Mais il n'en a pas toujours été ainsi.

Il hésita, inclina légèrement la tête et demanda :

— Puis-je vous raconter une histoire ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Je ne sais pas. Pourquoi es-tu mon ami ?

— Je ne sais pas non plus. N'est-ce pas fascinant ?

— Oh, oui, très fascinant, ai-je répliqué sarcastiquement.

— Je commence à croire que si tu partages ta vie avec une personne, si tu donnes et reçois ouvertement, tu commences à vivre dans un univers plus grand.

— Plus grand que quoi ?

— Que le monde intérieur. La tyrannie en nous – ce qui nous pousse en direction de la bête.

— La bête ?

— La bête intérieure. Et plus nous nous connaissons mutuellement, plus nous comprenons que c'est le combat fondamental de l'homme – pour chacun. Sur cette terre, nous respirons une certaine atmosphère depuis la naissance – elle nous dit que tout dépend du politique. Mais, en réalité, rien n'est politique.

— Je ne suis pas d'accord. Tout est politique.

— Est-ce que le baiser de ta mère est politique ? Est-ce que la chaleur de la main d'une fille dans la tienne est politique ? Est-ce que la paix qui vient quand tu pries est politique ?

— Oui, ils peuvent l'être. Oui, oui, oui, ils le sont ! dis-je sans transiger. Pour ce qui est de prier, je ne prie pas, mais si je le faisais, ce serait aussi politique.

Gabriel secouait la tête d'avant en arrière, l'air très sombre.

— Tu ne le crois pas.

— Si.

— Tu crois que oui mais ce n'est pas vrai.

J'ai alors fait quelque chose que je n'avais encore jamais fait. Impulsivement, je lui ai mis un coup de poing sur le bras. Il eut l'air stupéfait pendant un instant et puis il me renvoya un coup en représailles, manquant mon bras d'un poil. Il referma son poing pour essayer à nouveau. J'ai déplacé mon corps pour qu'il

puisse frapper la cible.

— Aïe, aïe, aïe, ça fait vraiment mal ! ai-je hurlé.

Il s'est mis à rire de façon incontrôlée. J'ai ri aussi, quoique sans la même explosion d'énergie.

Après quoi nous avons grimpé sur la digue et nous avons écouté pendant un moment la houle qui frappait les galets.

— Nous sommes comme des rats en cage, ai-je dit. C'est pour cela que nous n'arrêtons pas de nous entretuer. Le véritable problème c'est la cage.

— Et la cage dans l'esprit des hommes, ajouta-t-il.

— La cage dans l'esprit des hommes ?

— La peur et la haine – la manipulation politique de la peur et de la haine, dit-il.

— Tu admets donc l'existence de la politique.

— Comme une forme d'activité illusoire fondée sur des hypothèses arbitraires.

— La politique est un outil qui peut déverrouiller les portes de la cage, ai-je répondu.

— Il y a d'autres manières.

— Quelles manières ?

— Nous pouvons simplement refuser de vivre comme des rats qui se montrent les dents et se mordent les uns les autres.

— Alors, juste comme ça, les rats décident de se traiter mutuellement avec de bonnes manières et le maître de la cage est tellement impressionné qu'il ouvre les portes pour nos petits amis – c'est ce que tu es en train de dire ?

— Ce serait un début. Il faut un commencement.

— Jibril, lui dis-je avec mon ton le plus condescendant et pontifiant, tu es vraiment inadapté à ce monde.

Il n'a pas répondu. À la place, il m'a invité à sa fête d'anniversaire qui serait célébrée chez lui le dimanche suivant. Il m'a donné l'heure et l'adresse et nous nous sommes séparés.

Je me souviens être allé d'un pas lourd vers le quartier chrétien le jour de son anniversaire. Je bouillonnais de questions hargneuses : Pourquoi Gabriel ne pouvait-il pas être musulman ? Nous aurions alors pu être de vrais amis, vraiment nous amuser. Pourquoi fallait-il qu'il soit aveugle ? Pourquoi suscitait-il mon admiration en même temps que des sentiments mêlés de pitié, de consternation, d'impuissance et de haine du destin ? Pourquoi était-il si extrêmement profond et tellement gai en tout temps ? Il me faisait me sentir pitoyable, immature et égoïste. Alors pourquoi donc allais-je à son anniversaire ? Parce que je ne pouvais supporter de le décevoir ? Si c'était le cas, qui est-ce qui m'avait conduit à ce type de loyauté sans que je donne ma permission ?

J'approchai des escaliers de son immeuble avec une certaine crainte. C'était la première fois de ma vie que j'allais entrer dans la maison d'un chrétien. Sans aucun doute, la famille me mépriserait, ou bien me craindrait, ou bien les deux. Ils ne me toléreraient que pour leur fils bien-aimé qui n'avait sûrement aucun autre ami.

J'ai frappé à la porte de l'appartement du deuxième étage.

Une petite femme ronde, très semblable à ma propre mère, ouvrit la porte. Son visage s'illumina ; elle saisit mon bras et me tira à l'intérieur.

— Gabi, Gabi, appela-t-elle vers une autre pièce, ton ami est là.

— Tarek ! fut le cri joyeux qui jaillit en réponse.

La mère m'attira plus profond dans leur appartement qui était plus petit que le nôtre et plus pauvrement meublé. Il y avait des livres et des icônes religieuses partout. Dans un minuscule salon, une longue table avait été préparée, couverte d'un tapis oriental et de bougies, d'assiettes de gâteaux décorés, de bouteilles de boisson aux fruits et de liqueurs. En tête de table,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

semble déjà bien lancé, il n'est peut-être pas trop tard. Il a rejeté le message la dernière fois que nous nous sommes rencontrés mais nous devons laisser un espace pour une grâce finale, ici, au seuil de son grand bond en avant vers le pouvoir mondial.

— Vous lui avez déjà parlé ? demanda le médecin en levant les sourcils.

— Oui, ce fut une rencontre dramatique.

— Mais maintenant, dans une foule ? Cela ne me semble pas raisonnable et encore moins possible.

— Les voies de Dieu ne sont pas toujours raisonnables et elles ont rarement l'air possible. Je ne fais qu'obéir.

Enoch aimait beaucoup sa djellaba car la robe marron lui assurait de se faufiler facilement parmi toutes sortes de gens. Une corde nouée autour de la taille et il avait l'air d'un franciscain ; en ajoutant une écharpe noire et blanche, c'était un paysan palestinien. Aujourd'hui il ne porterait ni l'une ni l'autre. Avec sa robe lâche et ses sandales, son strabisme et son visage candide, pour ne pas mentionner la sueur et la poussière du désert qu'il n'avait pas encore nettoyées, il avait l'air complètement inoffensif et n'avait rien à voir avec les *feddayines*, les commandos anti-israéliens.

Immédiatement avant de se mettre en route pour la vieille ville, ils s'agenouillèrent et prièrent pour la protection divine de leur mission. Elijah bénit Enoch et le docteur Abbas. Chacun des trois embrassa les pieds du crucifix sur le mur.

Le médecin les conduirait au plus près des portes de la ville, la circulation le permettrait et il les laisserait faire le reste du chemin à pied. Il aurait voulu aller avec eux mais Elijah avait insisté pour qu'il ne risque en rien d'être associé à ce qui les attendait.

Le docteur Abbas les déposa à cinq rues de la Porte de Damas

car la police avait installé des barrières en travers des rues et des avenues, empêchant tout véhicule de pénétrer plus avant. Les piétons étaient nombreux en direction de la porte, avec des gens de différentes origines vêtus en costumes régionaux ou vêtements religieux et parmi eux un nombre de touristes plus important qu'à l'accoutumée. Des bus touristiques vides étaient garés partout.

Près de la porte, Elijah et Enoch s'arrêtèrent et se préparèrent à se dire au revoir. Comme convenu, ils entreraient dans la vieille ville par des chemins différents, ce qui pourrait réduire les vérifications si les services de sécurité recherchaient deux hommes. Quand ils se retrouveraient sur la place, ils se mettraient l'un à côté de l'autre et approcheraient le Président si une occasion se présentait. Leur mission pourrait être compromise d'une manière ou d'une autre. Si c'était le cas, ils envisageraient des alternatives une fois rentrés à l'appartement, plus tard dans la journée, après avoir emprunté un chemin de retour minutieusement préparé pour éviter d'être suivis. Cependant, si ce que Dieu prévoyait s'avérait une réussite et qu'ils étaient capables de l'accomplir sans se faire arrêter, ils se réjouiraient et rentreraient à Éphèse dès que possible. D'un autre côté, même un succès dans la transmission du message pouvait signifier l'arrestation pour l'un ou pour les deux, auquel cas tous leurs plans deviendraient inutiles.

— Tout est entre ses mains, dit Enoch.

— Ne crains rien, répondit Elijah.

— À la gloire de l'Agneau qui a été tué !

— Et vit à nouveau !

Après avoir vu Enoch traverser le barrage de sécurité à la Porte de Damas, Elijah se fondit dans les flots de piétons qui se dirigeaient à l'ouest et au sud des murs de la vieille ville. Quand il arriva au jardin de Beit Shalom qui mène à la Porte de la

Bouse, il sentit son cœur qui se mettait à battre rapidement. Il éprouva aussi les premières touches de la consolation – le fortifiant, comme il appelait cela. Le schéma du réconfort lui était familier. Il n’y avait aucune parole dans les pensées d’Elijah, aucune répétition d’un message qu’il devait délivrer. Pour le moment, il ne savait pas ce que le message serait.

Quoique scruté par les gens de la sécurité qui montaient la garde à la porte, il la traversa sans être arrêté et entra dans la courte rue menant aux arcades au-delà desquelles se trouvait le passage vers le Mur des Lamentations. La rue était encombrée de dizaines de voitures stationnées, toutes des modèles de luxe, toutes gardées par des chauffeurs qui se tenaient debout à côté et fumaient en bavardant entre eux. Parmi ceux-ci se trouvaient des individus silencieux avec des expressions sérieuses sur le visage qui écoutaient des appareils dans leurs oreilles. Quoique bien habillés, leurs vestes étaient ouvertes, certainement pour accéder rapidement à leurs armes. La longue file de piétons observait les véhicules avec intérêt tandis qu’ils se dirigeaient vers la barrière de sécurité principale. L’animation de la foule était semblable à celle qu’Elijah avait remarquée parmi les pèlerins chaque fois qu’il était allé sur la place Saint-Pierre à Rome pour des événements papaux. Mais le sentiment d’adulation exacerbé était plus que l’excitation qu’il y a à voir une personnalité mondiale et un père bien-aimé tout proche. Il y avait plusieurs hommes âgés en tallith et fedora dispersés dans la file, beaucoup portaient la kippa, et il y avait un nombre sensiblement égal de musulmans ainsi que de nombreux hommes et femmes sans tenues identifiables. Elijah avança à petits pas vers la barrière de contrôle derrière un homme habillé presque comme lui. Après une progression qui lui sembla interminable, il attendit tandis qu’on vérifiait les papiers de l’homme devant lui qui fut reniflé par les chiens puis dirigé sous le portique du scanner et le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sans exception – était une coquille vide. Complexes ou simples, ils n'étaient rien de plus qu'une déambulation, une pièce de théâtre. C'étaient des acteurs lubriques, parfois romantiques, parfois intelligents. Parfois même sincères. De temps à autre, il y avait un acteur lubrique, romantique, intelligent et sincère. Mais c'étaient tous des pantins.

— Avez-vous envisagé la possibilité de ne pas les avoir touchés « au cœur » ? De ne pas les avoir connus ?

— Je les ai connus et je les ai considérablement touchés.

— Je parle de l'âme.

— C'est de l'abstraction théologique, sourit-elle avec indulgence.

Il soupira et secoua la tête, ressentant le poids de l'incrédulité du monde, les blessures sans fin de l'homme du fait du manque de foi, d'espérance et d'amour véritable. Il était accablé également par son incapacité à trouver des paroles qui guérissent.

Il savait qu'en un sens il était une parole, comme Ruth l'avait été pour cette femme en étant simplement elle-même. Une parole de présence – je suis avec vous. Je sens votre souffrance. J'entends vos cris derrière votre visage souriant et vos affirmations si délibérément choquantes. Je pleure avec vous et je pleure à votre place puisque vous ne vous autoriserez pas à le faire car vous pensez qu'il n'y a rien au-delà de la douleur.

— Voudriez-vous bien écouter une histoire abstraite ? demanda-t-elle.

Désirant retourner à Jérusalem le plus vite possible et disparaître dans ses dédales, il ne répondit pas.

— Avant de commencer, poursuivit-elle, laissez-moi vous rassurer. Vous n'êtes pas prisonnier d'une folle. Elle se pencha pour remplir à nouveau leurs verres de vin. Elle but. Il n'en fit rien.

— Vous n’êtes pas l’otage de mes caprices, ô homme aux nombreux noms. Dites-moi que vous voulez partir et mon chauffeur vous conduira où vous le voudrez. Personne ne saura que vous êtes venu ici.

Il réfléchit un moment et dit :

— Je voudrais écouter votre histoire.

Elle s’enfonça dans son fauteuil et, tenant son verre avec élégance, elle croisa les jambes, leva le menton et commença.

— Je suis une des femmes les plus riches du monde. Excusez le cliché mais c’est vrai. Je n’y ferais pas allusion si ça n’avait pas joué un rôle dans ce que je vais vous raconter. Lorsque j’étais enfant, notre propriété à l’extérieur de Vienne était comme un château à mes yeux. En fait, c’était un véritable palais, un site historique. J’avais l’impression que c’était un château féerique où nous menions nos vies de conte de fées, ma mère, mon père et moi. Et nos chevaux, bien sûr. C’était avant les jeunes hommes. J’étais adorée et gâtée par mes parents mais pas aimée. J’étais la petite princesse chérie, une petite figurine. Je ne comprenais rien à mon monde. Rien du tout, en dehors de mon amour pour mes premiers poneys et les biches dans les parcs de notre famille, la petite maison de vacances à Salzbourg, notre bateau sur le Danube et ainsi de suite. J’aimais également la musique mais n’avais aucun talent. J’étais une rêveuse romantique, comme tant de jeunes filles. Je chérissais aussi ma collection de poupées qui augmentait régulièrement du fait des cadeaux incessants de mon père chaque fois qu’il voyageait à l’étranger ou de ceux des amis de la famille ou de nos relations. Même notre chef jardinier m’a fait une poupée, une petite fille qu’il a confectionnée avec de la paille, des graines et des rubans rouges. Il m’a donné la poupée un jour où je courais autour des massifs de fleurs un après-midi, la seule occasion pour lui de

rencontrer la princesse. C'était une personne véritablement bonne, même si je prenais tout, lui et sa poupée, pour acquis, comme tout le reste. Je crois que j'avais alors huit ans. Certaines des poupées que les amis de mes parents m'ont données ont dû coûter des fortunes. Elles étaient fines et uniques, de tous les coins du monde, généralement faites par des maîtres artisans, par des artistes. Aucune d'elle ne m'a émue comme l'a fait la poupée de paille, mais toutes étaient mes bébés, mes petits enfants chéris... Je ne suis pas une princesse, au passage, même si des membres des maisons royales nous rendaient visite quand j'étais petite. Pourquoi, je ne le sais pas car mes parents n'étaient en aucune manière des personnalités extraordinaires ou dotées de talents inhabituels. Ils étaient riches et stylés et être invité par eux c'était pénétrer un monde enchanté de plaisirs mondains et de luxes ingénieux. Chaque chambre avait son sauna privé et sa baignoire encastrée. On vous apportait le petit-déjeuner au lit. Nos maisons étaient les carrefours des grands de ce monde. Je ne doute pas que offrions des occasions inégalées de rencontres où les gens pouvaient faire avancer leurs intérêts et qu'ils ne venaient pas là pour le seul plaisir de la compagnie de mes parents. J'ai fini par comprendre plus tard que c'était un contrat social tacite. Personne n'en dédaignait les termes ; chacun utilisait l'autre. Pour la plupart, nos invités étaient des gens d'argent et de pouvoir, quelques chefs d'État de temps à autre, qui s'appelaient par leur prénom. Mon père était banquier – en fait, il possédait deux banques. La grande était ouverte au public, et la plus petite était réservée à une clientèle très select. Des détracteurs de mon père et de son frère qui copossédaient la grande banque de Vienne ont dit qu'une partie de leur richesse provenait de l'époque nazie – des actifs confisqués par le Troisième Reich, des dents en or de juifs, etc. Pendant l'effondrement du secteur financier autrichien après la Première

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Cela me dépasse, dit-elle avec un geste de la main dédaigneux. Vous dites que vous avez les preuves que c'est un meurtrier ?

— La preuve a maintenant disparu. Il s'est assuré qu'elle serait détruite.

— Et il a également essayé de détruire le détective. Apparemment vos papiers d'identité ne sont plus au nom de David Schäfer. Quel est le nom sur votre passeport ?

Il hésita puis il prit le risque :

— David Pastore, professeur et archéologue.

— Cela fera joliment l'affaire. Vous pourriez circuler parmi nous comme un membre intéressant de ma collection d'individus qui ne cesse de s'agrandir. Vous seriez l'un des moins intéressants, un vieux savant desséché, ce qui offre un certain anonymat. Il y aura trente ou quarante personnes. J'ai loué une maison à Talbieh pour la soirée, le quartier près de la vieille ville. S'il vous plaît, réfléchissez à mon invitation.

— Il faut vraiment que j'y aille maintenant, répondit-il en se levant.

— D'accord, dit-elle. Mon chauffeur vous déposera où vous voulez. Il vous donnera également l'adresse de la soirée au cas où vous changeriez d'avis.

— Ce n'est pas utile.

Ses yeux se vidèrent de toute expression tandis que son visage s'efforçait de contrôler une émotion. Il eut l'impression que ce n'était pas de la colère contre son refus – ça n'avait rien à voir avec lui.

D'une voix à peine plus forte qu'un soupir, elle dit :

— Je m'appelle Karine. L'homme qui m'a violée est celui qui veut posséder le monde.

En la regardant dans les yeux, Elijah dit :

— Si je suis toujours en liberté après-demain, je viendrai à

votre soirée.

-
1. Jeu de mots entre la Royal Air Force et la Rote Armee Fraktion.
 2. Parti ouvrier nazi allemand de Bohême.
 3. *Maman et Papa*.

Le stratège

Comme promis, le chauffeur ramena Elijah à Jérusalem et le déposa sur le trottoir près de l'hôtel King David. Quand la voiture fut hors de vue, il amorça la laborieuse expédition qui le conduirait à Al Sheikh Jarrah. Le soleil était bas à l'ouest quand il atteignit l'immeuble.

Enoch n'était pas encore de retour. Le docteur Abbas était venu et reparti, laissant un choix de vêtements sur le dossier d'un fauteuil : un costume noir, une chemise blanche et deux cravates, une noire et l'autre à carreaux rouges. Il y avait également une boîte contenant des chaussettes et une paire de chaussures neuves. Sur un autre fauteuil étaient posés des habits semblables, plus petits en taille et de tissu plus modeste, apparemment pour Frère Enoch.

Elijah trouva une enveloppe sur la table basse adressée à *D. Pastore*. Elle contenait des devises en billets : israéliens, jordaniens et américains. Un mot d'accompagnement expliquait :

Les voyageurs du désert auront besoin d'eau, d'ombre et de vêtements propres. J'espère avoir deviné correctement vos tailles. J'essaierai de vous voir ce soir.

Avec mes prières,

T.A.

Après avoir prié l'office des heures, Elijah essaya de faire une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pourtant, dans toutes mes petites histoires, je raconte l'histoire de l'humanité et je suis persuadé que cette réalité universelle traverse tous les langages. Nous sommes des chercheurs de transcendance immortelle, même si nous sommes seuls dans l'univers et cependant pas seuls puisque nous avons l'autre. C'est notre véritable spiritualité. L'amour, l'amour est notre destinée. Sommes-nous éclairés par les fables de la via negativa – le fléau du pessimisme qui inhibe l'épanouissement de l'amour ? Ou sommes-nous encouragés par la via positiva ? L'amour est une passion et nous devons être loyaux envers nos passions. L'amour est-il plus qu'une illusion qui passe, une illusion indispensable ? L'obsession est-elle une forme de fidélité ? La fidélité une forme de folie ? Si nous sommes fidèles à nos passions, nous apprendrons la vérité : la folie divine n'est pas folie !

L'un des auditeurs posa une question qu'Elijah ne parvint à entendre.

— La vie, répondit l'auteur, nous présente tellement d'énigmes en général inexplicables. Tellement d'histoires racontées ou non.

À nouveau une question qu'Elijah ne put entendre.

— Vous avez raison. J'ai choisi d'écrire dans un style personnel, ni celui du triste minimalisme des premiers existentialistes ni avec l'extravagance du réalisme magique qui a tant influencé ma génération d'écrivains sud-américains. Je choisis une narration simple tout en conservant la grande symphonie du magique. Ce n'est pas un simple fond stylistique mais une dimension qui sature ce que nous appelons l'ordinaire.

En réponse à une autre question, l'auteur poursuivit :

— Bien entendu, c'étaient de vrais humanistes, chacun à sa manière un précurseur. Dans ma propre œuvre, je m'efforce de voir plus loin et plus profondément. L'homme est un

phénomène. Dans mes romans, je demande pourquoi ce phénomène absolument unique raconte des histoires et en écoute. Vers quelle fin, en bout de compte, ces histoires pointent-elles ? L'humanité a-t-elle une histoire collective ? Si oui, quelle est notre histoire définitive ?

— Êtes-vous à Jérusalem à l'invitation du Président ? demanda une femme près d'Elijah.

— Oui, répondit l'auteur. Le Président est l'homme qui plus que tout autre au monde comprend la culture. Il m'a demandé personnellement de faire le discours d'ouverture au Congrès mondial des artistes. J'espère que certains d'entre vous seront là demain.

— Je dirais que le Président est le nouvel humanisme, dit-il en réponse à un commentaire. Je suis entièrement d'accord avec votre point de vue. Il nous dit que, ici et maintenant, nous demeurons dans la *conciencia divina*, c'est-à-dire, le milieu divin¹.

— N'étiez-vous pas catholique quand vous étiez jeune ? demanda une autre femme.

— Oui, j'ai été élevé dans cette religion. Elle comportait des fragments de la vérité, comme toutes les religions, et j'ai de l'estime jusqu'aujourd'hui encore pour ce qu'elle m'a apporté. Elle a donné une symbolique à mon imagination affamée, faite d'anges et de démons, d'apocalypses flamboyantes et de *paradisos* sublimes. C'était l'une des nombreuses voies conduisant à des vérités plus grandes mais elle a été corrompue par la cupidité et le pouvoir ainsi que la répression. Son moralisme dualiste a affaibli ce qu'il y avait de bon à l'intérieur et, pire encore, elle a renié la plénitude de notre identité. Maintenant l'humanité a enfin ce qu'elle mérite et il faut laisser les morts enterrer les morts. Je ne souhaite aucun mal à ces gens

qui se raccrochent au passé. Le Président ne leur souhaite que du bien. Nous disons simplement que leur temps est achevé et que leur histoire n'éclaire plus l'imagination car elle aussi n'était qu'un précurseur. Notre époque est celle de la véritable histoire. Vous vivez au milieu de grands événements – ou plutôt, d'événements colossaux, sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Vous verrez. Vous raconterez cela à vos enfants et aux enfants de vos enfants. Vous vous considèrerez bénis entre toutes les générations d'avoir participé à cela.

L'auteur marqua une pause et l'un des auditeurs demanda s'il voulait bien signer un exemplaire de ses livres.

— Bien sûr, j'en serais ravi. Et est-ce que quelqu'un pourrait m'apporter un peu de champagne, s'il vous plaît ?

Comme une île flottante, le grand écrivain et son auditoire dérivèrent au loin. Elijah se déplaça vers la vitrine suivante.

Elle contenait de grands médaillons en or et en argent pendus à des rubans. Il y en avait plus d'une douzaine. Il avait beau essayer, il ne parvenait pas à reconnaître ce qu'ils représentaient. Un cheval gravé bondissait sur l'un, un autre avait une couronne, et le troisième un motif abstrait. Il supposa qu'ils appartenaient à celui qui possédait la maison et l'avait louée à Karine pour l'occasion. Il lui semblait curieux qu'elle n'ait pas emprunté la demeure d'un ami fortuné vu qu'elle devait certainement en avoir plusieurs.

Comme en réponse, Karine apparut soudain à ses côtés.

— Est-ce qu'ils vous intéressent ? demanda-t-elle.

— Le propriétaire de la maison est une personne accomplie, observa Elijah. Même si je ne parviens pas à comprendre en quel domaine. Est-il ou est-elle présente ce soir ?

— Elle est là. Aimeriez-vous parler avec elle ?

— Si vous pensez que cela pourrait être utile.

— Vous êtes en train de lui parler.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

monde, qu'il vive à Rio de Janeiro ou à Bruxelles, Le Cap ou Los Angeles, s'investit personnellement. L'investissement est psychologique, souvent inconscient. Tous les hommes subissent l'injustice. Les souffrances de votre peuple incarnent de façon indirecte les souffrances de chacun. Si les juifs ont surmonté l'annihilation, nous le pouvons aussi. Je connais les objections. Vous avancerez que ce n'est pas la conscience du commissaire chinois, du chef tribal d'Afrique, ni de l'ingénieur en technologie de l'information de Tokyo. Vous avez raison mais leur indifférence est temporaire. Jérusalem est le moyeu psychologique et spirituel du monde, et le moment présent est le connecteur grâce auquel l'histoire et la conscience vont faire un bond en avant. Pourquoi tant de religions ont leurs fondements ici ? Pourquoi tant de guerres ont été menées pour ce petit bout de territoire ? Pourquoi le peuple juif original des temps bibliques – guère nombreux et relativement peu puissant – fut-il si crucial pour le développement de l'humanité ? Qu'est-ce qui l'a informé qu'il était choisi ? Qu'est-ce que signifiait élu ? Vous voyez que l'Israël moderne n'est pas simplement une extrapolation de l'Israël de l'ère biblique. Elle est sa propre histoire nouvelle et, en un sens, elle est l'histoire de l'humanité qui n'a pas encore été révélée dans sa plénitude. Dans les temps anciens, votre peuple a assuré les fondations d'où va sortir la véritable et éternelle révélation. La nouvelle alliance est proche. Toute proche assurément. C'est pourquoi cette personne exceptionnelle, l'homme le meilleur que l'humanité ait jamais vu, est parmi nous cette semaine. Il livrera la nouvelle révélation. Toutes les nations de la terre le verront et l'entendront alors qu'il se tiendra sur le Mont Sion et ouvrira les nouveaux cieux et la nouvelle terre.

L'ambassadeur poussa un profond soupir, ému par ses propres paroles. Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Veuillez m’excuser. Notre conversation a été un plaisir. Au revoir.

— Au revoir.

Tandis qu’Elijah regardait l’homme s’éloigner, il se retrouva la tête singulièrement vide pendant quelques instants. Le monologue avait été un mélange de vérités et de contre-vérités, une tumeur maligne entrelacée aux cellules d’un organe sain. Il avait maintenant l’impression qu’il aurait dû faire plus d’efforts pour rompre le flot de paroles de cet homme. Mais il avait été débordé, retenu par ses propres habitudes de courtoisie, par son âge et son énergie sur le déclin, le ralentissement de ses pensées.

Ne sachant plus que faire, il remarqua que l’archevêque et la violoniste étaient en train de rentrer des données dans leurs téléphones portables – un échange d’adresses ou d’autres données de contact, supposa Elijah. Leur dialogue se poursuivait avec ce qui ressemblait à un grand déploiement de charme mutuel.

Jetant un coup d’œil ailleurs, Elijah remarqua la violoncelliste, debout toute seule au bord du bassin. Il traversa le jardin dans sa direction, navigant au milieu des groupes d’invités sans que personne ne le regarde. Bien, pensa-t-il, je suis socialement invisible. Comme il approchait de la jeune femme, cependant, elle le regarda et lui sourit. Il y avait de la tristesse dans son sourire. Hormis cela, elle se tenait sur la réserve.

— Je désire vous féliciter pour votre très belle prestation, dit-il en hébreu.

Elle eut l’air perplexe alors il répéta en anglais.

— Merci, dit-elle. Le compositeur est vraiment excellent.

Elle se tourna un peu et fixa le bassin où plusieurs grosses carpes nageaient paisiblement. Elles étaient blanches avec des taches rouges variées.

— Les poissons sont enchanteurs, dit Elijah.

— Ce sont des *nishikigoi*, répondit-elle.

— Faites-vous partie de l'orchestre philharmonique de Jérusalem ?

— Oui, tout à fait.

— Il y a longtemps que vous êtes en Israël ?

— Pas tellement.

— Est-ce une bonne expérience pour vous ?

Elle ne répondit pas. À la place, elle se pencha sur le bassin et émietta un morceau de pain sur l'eau. Les poissons arrivèrent et se mirent à gober les parcelles paresseusement. Elle portait une fine chaîne en or autour du cou et le bijou qui y était suspendu était caché à l'intérieur de sa robe pudique. Quand elle se pencha pour redonner du pain aux poissons, le bijou glissa et Elijah vit que c'était une minuscule croix en or. Remarquant son regard, la femme la cacha rapidement.

— Ces *nishikigoi* sont rouges et blancs, dit-elle en se redressant, comme les couleurs de mon pays.

— Ce sont également les couleurs du martyr.

Elle se tourna et lui fit face.

— Vous connaissez ce mot martyr, Monsieur ? Voulez-vous parler des feux de Hiroshima et Nagasaki ?

— Je remonte plus avant dans l'histoire – aux crucifixions de Nagasaki.

Son visage se figea. Elle jeta un œil sur sa kippa.

— Tout n'est pas comme il paraît, dit-il.

— S'il vous plaît, je ne comprends pas.

— Êtes-vous seule dans ce pays ?

— Oui.

— Vous préféreriez être avec vos frères et sœurs ?

— J'en serais heureuse si c'était possible.

— C'est possible. C'est un endroit de grandes ténèbres.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

délectaient-ils pas leur propre nouveau fascisme sous leur antifascisme de surface alors même qu'ils permettaient que l'on impose une révolution sociale, la violation des consciences, le démantèlement des souverainetés, l'endoctrinement des jeunes, la propagation d'une anthropologie tragiquement rabougrie ?

De tels hommes tombaient entre les mains de l'Antéchrist comme des prunes trop mûres. Tant que la surface de son programme était socialement acceptable, ils l'applaudiraient. Mais que feraient-ils quand l'autoritarisme sous-jacent se manifesterait ?

Il avait beaucoup aimé Benoît XVI, un homme brillant et saint qui avait été un berger des âmes universel et un enseignant lucide pour tous ceux qui voulaient bien écouter. Le prier de Stella Maris, maintenant prier de leur petite fondation près d'Éphèse, était un supérieur sage et un ami. Elijah connaissait d'autres évêques allemands, véritables fils du Christ, mais c'était une minorité méprisée par leurs confrères. Il y avait également ceux qu'il accompagnait spirituellement, un laïc à Berlin, une laïque en Bavière, tous deux de valeureux journalistes qui avaient lutté courageusement contre les aspects totalitaires du nouvel ordre européen émergent. Invariablement, ils avaient été attaqués par les médias qui les traitaient de « nazis ». Ces deux dernières années, eux et les quelques voix claires de la sorte avaient été expulsés un par un de la place publique.

C'est ainsi qu'Elijah épanchait ses sentiments tandis qu'il retournait à son appartement. Il lui semblait que la soirée avait été un gâchis. Il n'avait rien appris qu'il ne sache déjà et il avait autorisé sa souffrance à devenir frustration et maintenant colère. Il avait perdu la paix. Il avait terriblement besoin de trouver un endroit calme où il pourrait prier. Approchant les hauts murs qui longeaient le quartier ouest de la vieille ville, il changea brusquement de direction et passa par la Porte de Jaffa. Les

boutiques et les bistros étaient encore ouverts, les rues pleines de gens radieux et des musiques cacophoniques rivalisaient avec les téléviseurs qui dans les vitrines ouvertes repassaient en boucle les événements du jour à Téhéran. La foule s'amenuisait à l'approche du Saint-Sépulcre et sur la petite place, devant l'entrée principale, trois personnes beuglaient dans leurs téléphones portables. Il s'arrêta discrètement sur le côté et attendit. Finalement, les conversations prirent fin et les gens s'en allèrent, le laissant relativement tranquille.

La lumière dorée de projecteurs électriques illuminait si bien le bâtiment ancien qu'elle chassait presque toute l'ombre de la place. Seule une silhouette solitaire demeurait. Debout à quelques pas de l'entrée fermée elle fixait l'affiche du Président. Elijah espérait que l'homme s'en aille rapidement pour qu'il puisse s'agenouiller discrètement devant la porte et implorer le retour de la paix intérieure. Il attendit dans un endroit obscur.

L'homme ne partait pas. Il continuait à rester là, debout, immobile. Puis, à la grande surprise d'Elijah, il fonça vers l'entrée et arracha le portrait du Président. Il le déchira en morceaux et le jeta dans une poubelle. Ceci fait, il s'assit en haut des marches de l'escalier de pierre, à droite de l'entrée, et mit sa tête entre ses mains. Sa poitrine se souleva comme sous l'effet d'un profond soupir.

Elijah sortit de l'ombre et s'approcha.

— *Shalom*, dit-il.

L'homme leva brusquement la tête et bondit sur ses pieds, la peur dans les yeux. Sans répondre à la salutation, il se retourna et fit un pas en direction de la sortie vers Helena Street.

— Pouvons-nous parler ? demanda Elijah en hébreu.

— Je ne connais pas votre langue, murmura l'homme en anglais. Désolé, il faut que j'y aille.

— Je comprends comme il est difficile de faire confiance, dit

Elijah en anglais.

L'autre s'arrêta et l'inspecta de plus près. Pour sa part, Elijah vit que la personne qu'il avait devant lui avait une bonne vingtaine d'années et un visage inhabituellement fin qui respirait la franchise. Pour le moment, il oscillait entre l'inquiétude et un intérêt prudent.

— Confiance ? dit l'homme.

— Il ne faut pas avoir peur de moi. Peut-on parler ensemble ?

— Vous avez vu ce que j'ai fait ?

— Oui. Si vous n'aviez pas été là, il est probable que j'aurais fait la même chose.

— Même les juifs ont des doutes sur lui ?

— Oui, certains juifs.

Elijah continua à contempler le visage du jeune homme, remarquant aussi que la tension du corps s'était un peu relâchée même si l'expression demeurait prudente. Cette personne, à peine plus qu'un garçon, était une de ces anomalies qu'il rencontrait de temps en temps dans la jeune génération. Il se trouvait là un exemplaire de virilité courageuse – de ce que les hommes devraient être. Une humble maîtrise de soi, de l'intelligence, et beaucoup de bonté.

— Peut-on s'asseoir une minute ? demanda Elijah.

L'autre acquiesça et ils s'assirent côte à côte sur les marches en pierre.

Parlant d'une voix calme, forte et claire, le jeune homme dit :

— Monsieur, je ne vous oblige pas à me croire. Mais dans ma foi, nous avons des dons – on pourrait appeler cela, des facultés – qui nous ont avertis de la venue de cet homme. Depuis deux mille ans nous sommes prévenus.

Il jeta un coup d'œil mal à l'aise vers Elijah.

— Depuis plus longtemps que cela, dit Elijah.

— Vous voulez parler de l'Ancien Testament. Désolé, je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Qui suis-je à tes yeux, ô Seigneur ? À Foligno, sur la montagne au-dessus de la ferme d'Anna, tu m'as parlé au plus profond de mon cœur. Cependant, maintenant, ici, au cœur de la guerre tu restes silencieux, ô mon Sauveur. »

Sur la montagne, la voix intérieure lui avait dit :

« Mon petit, mon fils. Ne crains rien. La bête qui joue à l'agneau approche du sanctuaire pour le détruire et prendre le trône de Jésus, le véritable Agneau de Dieu. Elle réussira pour un temps à obscurcir la lumière du Ciel dans de nombreux lieux.

Tu dois être un témoin du Christ. Tu dois être un signe. Ne crains rien. Dis seulement ce qu'il te sera donné à dire et ce sera pour le salut de beaucoup d'âmes. »

Puis vint la grotte dans les collines au-delà d'Éphèse où il avait vécu pendant quarante jours. Les anges avaient été présents avec lui là-bas, apparaissant de façon visible quoique brève dans les moments cruciaux, et parlant peu. Une grande partie de ce qui avait eu lieu au cours de cette période de purification s'était déroulée à l'intérieur de son âme. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il était Carme et il était donc juste qu'il soit appelé à avancer plus loin sur le chemin de la non-connaissance. Aucun détail n'avait été donné, aucune instruction particulière – seulement l'essence de sa mission. L'ange avait dit qu'il devait aller à Jérusalem pour porter témoignage au Christ contre l'Homme de l'Impiété qui cherchait à usurper son trône.

Obéissance. Simplicité. Confiance. C'était ce qui le guiderait.

Cependant, il semblait difficile de ne pas se demander s'il était l'un des deux témoins prophétisés par saint Jean. Était-ce une *curiositas* malsaine ? Désirait-il un rôle si exalté ? Ou bien était-il terrorisé par une telle possibilité ? À l'instant il ne ressentait ni désir ni terreur, mais si lui, personnellement – lui, David Schäfer de Varsovie ; lui, Père Elijah du Carmel – si sa propre vie devait devenir une prophétie accomplie, il accepterait

tout ce qui lui serait demandé.

Il se souvenait de la longue tradition de l'Église selon laquelle les deux témoins seraient les prophètes Enoch et Elijah revenus. L'Écriture racontait que ces deux-là avaient été emportés aux cieux dans leurs corps et ne furent plus jamais revus. Ils n'étaient pas morts, disaient les Pères et les saints, et ils reviendraient.

Il y avait aussi la prophétie de Malachie, le dernier prophète de l'Ancien Testament :

« Voici que, moi, je vous envoie Élie le prophète, avant que vienne le Jour de Yahvé, le grand et le terrible Jour. Il ramènera le cœur des pères vers les fils et le cœur des fils vers leurs pères, de peur que je ne vienne frapper le pays d'anathème. »

Ensuite, il y eut Jean le Baptiste. L'ange avait parlé à son père, Zacharie : « Et lui-même marchera devant lui avec l'esprit et la puissance d'Élie, pour ramener les cœurs des pères vers les enfants et les indociles à la prudence des justes, pour préparer au Seigneur un peuple bien disposé. »

Jésus lui-même avait parlé du don du manteau d'Élie en se référant à Jean : « Élie est déjà venu et ils ne l'ont pas reconnu. »

Clairement, Jésus avait compris que la prophétie de l'Ancien Testament était multidimensionnelle, tout à la fois historico-littérale et spirituelle. Avec l'avènement de la nouvelle alliance, l'esprit d'Élie avait été donné à Jean. Et pourtant la prophétie de Malachie ne s'était pas accomplie pendant la période de fondation de l'Église ni pendant les deux mille ans qui avaient suivi, car le grand et terrible Jour du Seigneur n'était pas encore arrivé. Et ce jour-là, comme le décrivaient de nombreux passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, serait un jour de désastre sans précédent pour l'homme, un jour de jugement – et de libération. Les traductions variaient : la terre serait frappée d'un

« jugement », de « malédiction », d'« anathème » mais, au fond, la prophétie avertissait d'un châtement qui serait une destruction complète. Dans leurs épîtres, Pierre et Paul avaient enseigné que ce serait une destruction par le feu.

Le feu n'était pas tombé sur le monde et Élie le prophète réservé pour la fin n'était pas encore venu. Il viendrait certainement mais était-il concevable que, comme Jean, ce soit un homme à qui aurait été donné l'esprit d'Élie ? Et du même coup, si la tradition selon laquelle les deux témoins de l'Apocalypse étaient bien Élie et Enoch se révélait exacte, était-il possible que les deux soient des hommes nés dans les temps présents, auxquels serait donné l'esprit de ces deux prophètes ?

Cette pensée le transperçait maintenant d'une flèche de terreur. Il s'étonna de ce changement d'humeur brusque. Où était sa foi ? Où était la confiance qu'il avait un jour éprouvée face à d'autres ennemis, et particulièrement pendant sa confrontation avec l'Homme de l'Impiété à Capri ? Il n'avait alors ressenti aucune peur, seulement un calme et une certitude intérieurs.

Il savait que des grâces extraordinaires étaient données quand elles étaient nécessaires et pas un instant avant. Le Saint-Esprit ne se mouvait jamais dans les croyants comme s'ils étaient des marionnettes, mais il agissait plutôt dans des choix « cocreatifs » – deux personnes œuvrant ensemble dans la foi et la liberté.

Elijah se tenait le visage et se prosterna. Tremblant et gémissant, il pria :

« Est-ce possible, mon Seigneur ? Ou bien est-ce seulement mon imagination ? Une intuition est-elle devenue une question, l'inquiétude construisant sur des similitudes : mon nom, ma vie sur le Mont Carmel, la grotte où tu m'as enseigné comme tu as enseigné le prophète, les quarante jours de purification, le compagnonnage de mon petit frère Enoch ? Et puis est-ce aussi à cause de la convergence de mes origines juives et de ma foi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Je suis un citoyen israélien.

— Puis-je voir vos papiers ?

Elijah lui tendit son passeport.

— Humm. *Pastore*. Un passeport du Vatican. C'est très étrange. Bien sûr il est arrivé maintes fois que le Vatican ait rendu service aux persécutés et aux tourmentés. Êtes-vous banquier ? Non ? Eh bien, si vous êtes également citoyen israélien comme vous le prétendez alors nous savons maintenant que vous avez plus d'une identité. Cela signifie l'une de ces deux choses : crime ou espionnage... ou les deux.

— Je ne suis impliqué ni dans l'un ni dans l'autre.

— Très bien, revenons-en à la question du poisson noir et du chien bleu. Comment les connaissez-vous ? Et pourquoi souhaitez-vous parler avec moi ?

— Je ne connais pas le but.

L'homme qui s'appelait lui-même Viktor haussa les épaules d'une façon typiquement slave, comme pour dire : Que peut-on faire avec un type pareil ?

— Êtes-vous shaman ? demanda-t-il.

— Shaman ? Non, répondit Elijah avec une certaine répulsion.

— Dommage. Je suis propriétaire associé d'un important studio à Hollywood. Je n'ai pas la majorité de contrôle mais presque. Nous faisons un film intitulé *Le Shaman*. Vous semblez avoir des perceptions extra-sensorielles alors je me demande si vous trempez dans la magie ou ce genre de choses ? Non ? Oh, c'est regrettable.

— Et vous ?

— Moi, quoi ?

— Est-ce que vous trempez là-dedans ?

— Non. Je suis fasciné mais prudent. Je n'aime pas que l'on bricole dans mon esprit. Excepté, peut-être, quelques drogues

bien fabriquées, rien et personne ne touche à ma tête. Mais on n'a pas grand-chose à faire aujourd'hui, alors allez-y et bricolez un peu.

— Je ne saurais pas comment faire.

Il commençait à comprendre Viktor mieux que Viktor lui-même peut-être. Sans le réaliser vraiment, l'homme lui ouvrait ses pensées et révélait sa solitude. Et son ardent désir non reconnu que la vie ait un sens.

— D'accord. Que savez-vous d'autre sur moi ? Les hôtels, les sociétés de production, la maison de couture à Paris, tout cela est de notoriété publique. Oh, et puis bien sûr il y a la ligne de pantalons Viktor et les téléphones portables Viktor en couleurs pastel.

Comme Viktor continuait sa liste, Elijah lisait à travers la misérable peau d'orgueil et de vanité et voyait le lieu vulnérable où le mal demeurait dans l'obscurité – accumulant des actes et des accusations qui remontaient à l'enfance de l'individu. Mais il y avait aussi quelque chose de non corrompu, le dernier reste d'une innocence assiégée.

Soudain, Viktor cessa de parler.

— Les gars, pourquoi suis-je en train de parler à cet homme ? cria-t-il à ses gardes du corps.

— Nous ne savons pas, répondirent-ils.

— A-t-il l'air d'un associé ?

Ils gloussèrent respectueusement.

Se tournant vers Elijah, Viktor dit :

— Ils ne m'ont jamais entendu parler autant. Je ne parle pas. Je dis fais ci, ou fais ça. La ferme. Butez-le... Alors à quoi jouez-vous, et pourquoi me faites-vous cela ?

— Je ne joue pas.

— Vous m'avez dit que vous aviez une clé magique.

— Je vous ai dit que les mots étaient la clé de compréhension.

Ils ne sont pas magiques, et je ne suis pas magique. Je ne sais pas avec certitude, mais je crois que vous avez nommé votre club poisson noir à cause de ce qui vous est arrivé lorsque vous étiez enfant. Et vous avez nommé un autre club chien bleu également à cause de ce qui est arrivé.

Toute expression de plaisanterie quitta le visage de Viktor.

— Qui êtes-vous ? dit-il en grognant à peine plus fort qu'un chuchotement.

— Comme vous le dites, un messenger.

— Et je vous le redis, d'où ?

Elijah essaya de formuler des mots d'explication et n'y parvint pas.

— Êtes-vous Russe ?

— Non, dit Elijah.

Viktor rit brusquement, se pencha en arrière, et regarda par la fenêtre, la montagne et la foule qui grimpait.

— Une fourmilière, dit-il. Ils sont tous venus voir le miracle.

— Êtes-vous ici pour le voir ? demanda Elijah.

— Je suis ici parce que je suis ici. Rien que du business. Mais je peux vous dire que le magicien sur la colline est le plus grand homme d'affaires de tous les temps.

— Avez-vous des relations d'affaires avec lui ?

— Aucune. Du moins pour le moment. Et vous ?

— Non, je viens d'un monde antithétique au sien.

— *Antithétique*. En voilà un terme. Alors, vous n'êtes pas un assassin, ni la taupe d'un concurrent et vous n'êtes pas non plus le laquais du magicien. Vous êtes peut-être simplement fou ou bien peut-être êtes-vous chercheur dans une bibliothèque, vous examinez les vies des personnages publics, ou alors pourquoi pas biographe ; vous espérez faire de l'argent avec un livre sur les patrons du crime israélien et vous avez connecté quelques points et rempli un blanc ou deux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

déjà à repartir et les premiers flots de piétons quittaient la montagne en direction de la route sud.

Levant les yeux vers les hauteurs, Elijah et Enoch virent un hélicoptère blanc qui s'élevait et virait vers Jérusalem.

— Nous arrivons trop tard, dit Elijah.

— La taqlaq, dit Enoch.

Ils attendirent pendant une heure près de l'église de la Sainte Famille où Enoch s'était arrangé pour qu'un ami l'y retrouve après les cérémonies sur la montagne.

— Tu pensais que nous ne serions pas arrêtés pendant que nous accomplissions notre mission ? demanda Elijah.

— J'espérais que nous ne le serions pas. Un petit espoir, tout petit. Mais il me semblait qu'il nous fallait de l'aide, au cas où les petits oiseaux s'échapperaient de la gueule du lion.

— Frère, nous ne sommes même pas entrés dans la gueule du lion et c'est une souffrance pour moi.

— Pour être honnête, Monseigneur, c'est un soulagement pour moi. Non, c'est un soulagement et une douleur. Dieu nous a mis de côté pour un jour meilleur.

— Oui, gloire à son Nom. Nous sommes aujourd'hui le cinquième jour. Demain notre adversaire va au plateau du Golan rencontrer les leaders d'Israël et de Syrie pour signer un traité de paix définitif. Il est maintenant clair que notre mission sera pour Jérusalem, le septième ou le huitième jour.

— Alors demain, nous nous reposerons.

Soudain, Frère Enoch fit un grand sourire et des signes de main à une fourgonnette jaune qui dévalait la rue en cahotant. Quand elle s'arrêta au bord du trottoir et ralentit avec quelques hoquets, Elijah remarqua des inscriptions en arabe et en hébreu sur le capot et les côtés : *Premiers Fruits de Jéricho*. Les lettres étaient entourées de figues, citrons, prunes, oranges et grenades

peints en couleurs vives. Au volant se tenait un jeune Palestinien en jeans et T-shirt, une casquette de baseball à carreaux vissée à l'envers sur la tête.

— Montez, montez, hurla-t-il pour surmonter les pétarades du moteur. Elijah s'installa à l'arrière et Enoch prit le siège passager avant.

Des salutations sans présentations furent échangées à la ronde mais il était clair qu'Enoch connaissait suffisamment bien le chauffeur pour plaisanter. L'autre se prêta facilement au jeu et Elijah s'émerveilla comme il l'avait si souvent fait depuis des années de la tendance à la légèreté du petit dans les situations dangereuses. Étaient-ils en danger ? Peut-être pas encore.

— Nous allons rester avec la communauté d'Amal ce soir et demain, cria Enoch par-dessus son épaule.

— Ce sont de bonnes gens, vous verrez.

— Le nom de notre chauffeur me donne de l'espoir, dit Elijah.

Les deux à l'avant rirent car Amal veut dire « espoir » en arabe.

— C'est ce que dit ma grand-mère, lança Amal en retour.

Mais le pot d'échappement cassé du véhicule était trop bruyant pour envisager de poursuivre la conversation.

Laissant la ville derrière eux, ils se dirigèrent vers le nord par des routes secondaires. Ils passèrent une demi-heure à traverser une campagne variée pleine de champs d'oliviers et de collines en terrasse arides qui s'élevaient au-dessus de petites étendues de terres fertiles, vertes de cultures maraîchères et d'agrumes. Quelques kilomètres après le bourg de Kafr Malik ils tournèrent à droite sur une route de terre battue et poursuivirent plus haut encore vers un terrain toujours plus accidenté. La région était relativement peu peuplée mais des troupeaux de moutons broutaient sur les flancs d'herbes brunes et quelques chèvres

farfouillaient dans les buissons poussiéreux au bord de la route. Entre deux collines, on apercevait maintenant le grand mur blanc de l'escarpement oriental de la vallée du Jourdain.

Quand la fourgonnette s'engagea sur une étroite voie de pierres brutes, elle cahota et grinça pendant des minutes qui parurent interminables. Elle finit par s'arrêter dans une longue et étroite vallée d'une dizaine d'hectares. Les pentes inférieures étaient recouvertes de vignes et d'arbres fruitiers. Le fond de la vallée était dominé par des cultures maraîchères et une demi-douzaine de personnes récoltait des légumes dans des paniers en osier.

Deux voitures et un pick-up étaient garés dans la cour devant un bâtiment d'un étage au toit de tuiles rouges. Derrière se trouvait un groupe de petites maisons à l'arrière desquelles se déployait une batterie de panneaux solaires. À gauche du bâtiment principal il y avait une construction en ciment qui devait être une sorte de grange ; des dizaines de casiers à fruits se trouvaient empilés devant la large entrée.

Amal les conduisit vers la porte ouverte du bâtiment principal où un chat blanc et roux dormait sur les marches. De l'intérieur parvenait une odeur de pain qui cuisait. Amal entra et appela quelqu'un.

— Un endroit sûr, dit Enoch en montrant une plaque au-dessus de la porte. Au-dessous de la représentation d'une croix de Jérusalem était écrit : « Maison de la réconciliation » en hébreu et en arabe. Au-dessous de ces mots se trouvait le mot arabe *Rahmah*, « Miséricorde », dans le sens d'un amour universel qui encourage et soutient. Suivait le mot hébreu *Teshouvah*, « conversion », « repentance », littéralement « Se retourner pour s'embrasser ».

— Ils ne savent pas qui vous êtes, chuchota Enoch à Elijah alors qu'ils entraient dans le vestibule. Est-ce qu'on s'en tient là

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tour de rôle jusqu'ici pour offrir la messe du dimanche. Mais maintenant ils ont cessé de venir et nous n'avons aucune nouvelle d'eux.

— Personne n'a appelé pour donner d'explications ?

— Nous n'avons pas de téléphone portable ni de ligne fixe dans la vallée. Nous sommes tributaires de la vieille méthode : la poste et le bouche-à-oreille. Amal nous a dit que le curé de Ramallah était sous les verrous et aucun paroissien ne sait où les prêtres sont partis. Savez-vous ce qu'il se passe ?

— Il semblerait que les prêtres et dirigeants des ordres religieux aient été arrêtés et placés en résidence surveillée. Les paroisses sont fermées. Un homme avec lequel j'ai parlé à Jérusalem dit que c'est peut-être une situation temporaire, une mesure gouvernementale pour réduire toute protestation publique potentielle.

— Et les leaders spirituels musulmans ont été arrêtés ?

— Je ne sais pas. Je crois que non car le gouvernement ne veut pas provoquer d'émeutes.

— Ils savent que les chrétiens n'en font pas, soupira-t-elle. C'est pour ces événements à Jérusalem, ce Président qui acquiert tellement d'influence, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre votre conversation avec Krešimir. Il a parlé d'*Apokalipsa* et d'*Antikrist*.

Elijah hoch a la tête.

— Que pensez-vous de ce sujet, ma sœur ?

— Je ne me suis jamais focalisée sur la fin des temps, Monseigneur. Mais dans ma prière et mes méditations je vois qu'une grande partie de ce que les prophètes et le Seigneur ont prédit semble se matérialiser sous nos yeux. Je ne veux pas arriver trop vite aux conclusions mais...

— Est-ce que beaucoup dans votre communauté éprouvent la

même chose que vous et Krešimir ?

— Tout le monde je crois, chacun à sa manière. Certains plus que d'autres. La dame d'Irlande est très axée sur cela. Mère Katherine est prudente sur les interprétations personnelles. Elle s'inquiète de ce que nous perdions de vue notre appel ici.

— Quel est votre appel ?

— Nous essayons de vivre les Béatitudes. Nous devons être un exemple vivant de paix. Ici une très belle grâce nous est donnée, la vocation à l'amour. J'aime mes frères et sœurs, même ceux que dans ma jeunesse j'aurais trouvés extrêmement difficiles à fréquenter. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Vous ne parlez pas de races ni de religions mais de personnalités et de tempéraments.

— Exactement. Elle sourit. Exactement.

— Vous êtes une religieuse consacrée. Comment en êtes-vous venue à vous séparer de votre communauté ?

— Je suis membre d'une congrégation en France. Nous sommes en partie contemplatives, en partie actives. Il y a douze ans, notre mère supérieure m'a envoyée dans notre couvent de Beyrouth pour œuvrer auprès des Palestiniens les plus pauvres de la ville. Voilà huit ans, je suis devenue supérieure de notre maison à Gaza. Personne ne nous a fait de mal ce qui m'a surprise car je m'attendais à être tuée à Gaza. Nous nous y sommes fait des amis chers en dépit de déchaînements occasionnels de suspicion. Ensuite j'ai été envoyée à Ramallah pour ouvrir une petite maison. Il y a trois ans les sœurs ont toutes été rappelées en France mais la supérieure générale de mon ordre m'a demandé d'aller quelque temps à la Maison de la Réconciliation. C'est une amie de Katherine de ses années au Caire.

— Katherine est l'amie de tout le monde, dit une voix sur la droite d'Elijah. Il remarqua alors le jeune homme assis à côté de

lui.

— Particulièrement de ceux qui lui apportent son expresso préféré, Pasco, dit en riant sœur Marie-Thérèse.

— *Sì, sì, sì*, c'est vrai. Mais comment ne pas m'aimer, cadeaux ou pas cadeaux ! Excusez-moi, Monseigneur, je m'appelle Pasquale.

— Je suis heureux de vous rencontrer, Pasquale, dit Elijah en italien. Il y a longtemps que vous vivez ici ?

Dévoilant des dents blanches parfaites, les yeux sombres pleins de vivacité, Pasquale expliqua son état de « visiteur perpétuel » depuis longtemps. Il avait rencontré Katherine pour la première fois quand il était enfant alors qu'elle enseignait l'histoire de l'art à Florence et qu'elle était devenue une amie proche de ses parents. Depuis plusieurs années maintenant, il venait les mois d'été pour aider au travail de la terre et parfois pendant les vacances de Noël. Il enseignait comme professeur de littérature à l'université de Florence où il allait retourner dans quelques jours pour le premier semestre universitaire.

Elijah était surpris car on aurait pu prendre Pasquale pour un gamin de seize ans. Mais en y regardant d'un peu plus près, il découvrit deux ou trois cheveux gris sur les tempes et quelques rides autour des yeux quand il riait. Tandis que Pasquale continuait à plaisanter avec la sœur et à faire rire tout le monde à la ronde – même Ibrahim ne pouvait pas refréner un gloussement saccadé – Elijah percevait son intelligence pétillante ainsi que son cœur d'enfant.

— *Assez, assez, carissimo*, cria Katherine. Monseigneur doit écouter les confessions. Laissons-le terminer son dîner.

Dans une petite pièce à côté du sanctuaire, Elijah confessa. Beaucoup dans la communauté profitèrent du sacrement. Chaque pénitent soulevait des questions et demandait des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Alors, vous êtes une sorte de médium ?

— Je le suis. Même si je suis une servante indigne, je suis protégée de la corruption parce que j'ai été choisie pour ma mission comme un messenger pour les Derniers Jours. S'il vous plaît, acceptez cette médaille pour votre salut. Elle vous protégera de l'Antéchrist.

— Merci, mais la médaille de Notre-Dame me suffit.

— Je comprends ce que vous ressentez mais elle a été donnée dans les années mille huit cents. Nous sommes maintenant au XXI^e siècle, et nous manquons de temps.

La femme fouilla dans son ample sac à main et en retira un disque argenté qu'elle fit glisser à travers la table. S'il vous plaît, prenez-en une.

— D'accord.

— Est-ce que vous la porterez ?

— Je vais prier et y réfléchir.

— Vous pouvez utiliser les prières spéciales dans les livres, si vous voulez. Elles ont été dictées par le Seigneur lui-même. Madame Safiq en a également plusieurs exemplaires.

— Je vais lui en parler. Désolée mais il faut que j'aille travailler maintenant. Les mauvaises herbes du jardin ne s'arrêtent jamais de pousser.

L'Israélienne termina son café froid, serra la main de l'autre femme et s'en alla.

Quand la femme irlandaise se leva de table et farfouilla dans son sac, Elijah remarqua que c'était une personne très séduisante pour son âge. Elle avait à peine cinquante ans mais on aurait pu la croire bien plus jeune avec ses cheveux blonds méchés et sa silhouette svelte dans un tailleur blanc à la coupe élaborée. Il remarqua également son air pincé. Quand elle se retourna pour partir, elle s'en aperçut et son visage se transforma

instantanément. Le sourire soudain, le plissement des yeux, l'inclinaison du menton, tout aurait pu être d'authentiques signes du plaisir qu'elle avait à le voir mais Elijah eut le sentiment qu'il était sur le point de devenir le destinataire d'un charme bien exercé. Il pria pour la patience. Et le discernement des esprits.

Lui demandant si elle pouvait se joindre à lui, elle s'assit à sa table et commença par un compliment. Elle lui dit combien son homélie l'avait profondément touchée. C'était un homme de « profonde spiritualité », et on avait un grand besoin de sa sagesse dans l'Église à cette époque où tant de bergers égaraient leurs troupeaux.

— La sagesse est certainement utile, répondit Elijah. Nous devons tous prier continuellement pour l'obtenir.

— Oui, absolument, répondit-elle. Elle se pencha par-dessus la table et posa sa main sur la sienne. Le geste semblait innocent mais bien rôdé. Il retira sa main et sourit poliment.

— Ce sont des temps mauvais, poursuivit-elle. Vous êtes quelqu'un qui voit au travers des tromperies propagées par le démon et ses larbins. Je suis si reconnaissante de ce que vous avez dit hier soir. Cela confirme tout ce que j'ai dit dans mon propre travail.

— J'ai cru comprendre que vous avez écrit un certain nombre de livres.

— Alors vous avez entendu parler de moi ?

— Pas avant de venir ici.

— Pour être plus précise, ce ne sont pas vraiment mes livres. Les mots viennent à moi dans la prière et parfois dans des visions.

— Qu'est-ce qui vous a amenée à la Maison de la Réconciliation ?

— Depuis des années des amis me poussent à venir ici. Ils ont

le sentiment que la communauté pourrait tirer grand profit de mes messages. Les gens ici sont gentils et merveilleux mais je découvre avec regret qu'ils ne sont pas aussi ouverts à la révélation qu'ils devraient l'être – comme nous devrions tous l'être.

— Vous voulez parler de révélation privée ?

— Eh bien oui. Les événements ici au Moyen-Orient en sont maintenant à un stade crucial. Notre Seigneur m'a ordonné d'accomplir ma mission et de venir ici afin de porter témoignage contre l'Antéchrist. Monseigneur, je suis certaine que vous savez qui est l'Antéchrist. Ne vous accorderez-vous pas avec moi que ce Président qui est venu à Jérusalem est l'Homme de l'Impiété prophétisé depuis longtemps ?

— Il pourrait l'être.

— C'est lui. La Sainte Trinité m'a dit que c'était lui.

— Peut-être.

— Peut-être ? Non, c'est absolument certain.

— Comment porterez-vous témoignage contre lui ?

— Je diffuserai mon message depuis Jérusalem pendant l'événement du pinacle sur l'Esplanade du Temple, dans deux jours. Les paroles du Seigneur le confondront.

— Vous diffuserez à la radio ou la télévision ?

— Internet. Mes collaborateurs recevront également mes messages et les retranscriront. Nous imprimerons des millions d'exemplaires dans les jours qui viennent qui seront envoyés dans le monde entier. Et mes sites seront alimentés en temps réel ainsi qu'en podcasts. Nous avons des millions de visiteurs chaque jour mais pour les événements à venir nous en aurons des dizaines de millions.

— Est-ce que vos services n'ont pas subi d'interruption ? J'ai entendu dire que les médias catholiques traversent de grandes difficultés.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de mon discours puis ils annoncent qu'ils rentrent à la maison. Pauvres âmes.

— Vous êtes une mère sage, Katherine.

— Vraiment ? Non, non, Monseigneur, je ne suis pas sage. Oh, j'ai un bon flair mais on ne rend pas une maison heureuse avec un nez. Une communauté comme celle-ci a besoin d'une vraie tête. Père Éphraïm était un vrai papa pour nous mais le Seigneur l'a pris. Nous avons besoin d'un prêtre, pas d'une vieille dame historienne de l'art. Je ne suis pas taillée pour cela.

— Vous devez prier ensemble pour un berger sage et il vous en sera donné un. Jusque-là, soyez patiente, ma sœur.

Katherine baissa les yeux et soupira, les lèvres tremblantes. Mais elle ne s'attarda pas trop sur ses sentiments. Elle se leva et dit : « Allons faire une petite promenade. »

Elle voulait lui montrer le four à pain extérieur qu'une équipe de Palestiniens et d'Israéliens construisait dans la cour derrière la cuisine.

Après cela, Katherine et Elijah empruntèrent un sentier entre les petites maisons à l'arrière du bâtiment principal.

— Les dortoirs sont plutôt simples, ce sont plus des hangars que des maisons, expliqua Katherine, mais nous essayons de les rendre beaux à l'intérieur et suffisamment abrités contre les éléments naturels – et particulièrement contre le soleil. Il y a deux bâtiments pour les hommes, deux pour les femmes, et deux autres pour les familles et les invités. On peut être vraiment nombreux ici selon les saisons mais cela apprend aux gens à vivre ensemble. Ce n'est pas toujours facile.

— Où vivez-vous ?

— J'avais un lit dans l'un des dortoirs des femmes. Mais je ronfle fort la nuit et les filles m'ont demandé de prendre une pièce pour moi. C'est embarrassant, mon luxe personnel. Vous voulez la voir ?

Katherine conduisit Elijah dans l'une des résidences-hangar. Comme promis, c'était simple : un dortoir rectangulaire avec huit lits, quatre de chaque côté, chacun avec sa table de chevet. Sur le mur du fond se trouvait un crucifix, des icônes et une veilleuse rouge suspendue, et dessous une bibliothèque surchargée. Des copies d'œuvres d'art étaient scotchées au mur en ciment çà et là : *Les Tournesols* de Van Gogh, *Le Rabbin de Vitebsk* de Chagall et *La Fuite en Égypte* de Giotto. Il y avait également une photo du Saint-Père et une autre de la martyre Sainte Thérèse Bénédicte de la Croix, morte à Auschwitz ; le cliché avait été pris quand elle était une jeune philosophe du nom d'Édith Stein.

— Maintenant, ma suite, dit Katherine en faisant un geste majestueux. Elle ouvrit une porte au bout de la pièce et dévoila une alcôve tout juste assez grande pour contenir un petit lit et une table de chevet. Il y avait une lampe de lecture, une Bible et quelques autres livres. Sur les murs se trouvaient une icône copte de la crucifixion et la photo encadrée d'un homme du Moyen Orient – le mari décédé de Katherine, supposa Elijah. Sur une autre photographie, un couple marié posait, entourant des bras deux adolescents radieusement bien portants devant un château blanc coiffé de tourelles bleu ciel et de fanions qui flottaient.

— Ma famille, dit Katherine avec chaleur.

Elijah hocha la tête pour approuver sa fierté bien justifiée.

— Le château est remarquablement conservé, dit-il. Est-ce en Suisse ou en Bavière ?

— C'est à Orlando en Floride, répondit-elle un peu sèchement.

La seule œuvre d'art de la pièce était la reproduction encadrée d'une peinture de Fra Angelico : des anges gardiens au paradis dansant main dans la main, se réjouissant de l'arrivée saine et

sauve de leurs charges humaines.

Après cela, Katherine et Elijah quittèrent le bâtiment et marchèrent le long d'un chemin en gravier jusqu'à une rangée de toilettes extérieures et une série de tas de compost. Puis ils poursuivirent sur une pente douce jusqu'à une citerne ronde en ciment à flanc de colline.

— Notre réservoir d'eau principal, dit-elle. Il ne tombe pas beaucoup de pluie ici comme vous pouvez l'imaginer.

— Je me demandais comment vous aviez fait verdifier la vallée.

— Nous avons un puits très profond.

— Oh oui, dit Elijah et elle sourit.

Il fit la sieste tout le début d'après-midi et plus tard marcha seul dans les collines. Dans une vallée voisine il tomba sur le pâturage de la communauté, un doigt allongé de terre plate d'environ sept acres au total avec un filet d'eau brune qui le traversait en serpentant et permettait la croissance d'herbes verdoyantes. Il y avait des herbes plus sèches et des buissons sur les pentes. Ici plus d'une centaine de brebis et d'agneaux paissaient aux côtés de quelques chèvres qui portaient des cloches autour du cou. Ils étaient surveillés par une jeune Palestinienne et un jeune Israélien. La jeune femme était assise sur un rocher et jouait de la flûte et le jeune homme se tenait à ses côtés, écoutant les notes douces en gardant un œil sur le troupeau. Elijah les observa pendant un moment, ému par la beauté de la scène et par le sentiment de continuité du temps – il y avait eu des générations ininterrompues de bergers sur cette terre, y compris celle qui avait donné David, « le plus petit des fils de Jessé ». Quand le vent tourna, un chien de berger noir et blanc au pied du garçon sentit l'odeur d'Elijah et aboya. Les jeunes se tournèrent dans sa direction et il leur fit un signe. Ils le lui rendirent et il poursuivit son chemin.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Seul importait désormais l'accomplissement de sa mission. Après cela, selon toutes probabilités, il serait livré à ses ennemis. Rien ne lui resterait sur cette terre, hormis la souffrance, l'angoisse et la mort. Il existait une lointaine possibilité que les murs de protection autour de l'Homme de l'Impiété se fracturent ou tombent et qu'Elijah soit capable de prononcer les mots que le Saint-Esprit lui confierait. Les mots seraient peut-être même entendus. Cependant il savait également que sa mission n'était pas tant une affaire de succès que de persévérance dans l'obéissance. C'était la croix, enracinée dans la poussière de la terre, irriguée par le sang des serviteurs de Dieu, le signe qui montrait le ciel et s'élevait vers la pure lumière.

Presque toute la communauté était présente pour la messe. Elijah l'offrit pour différentes intentions, particulièrement pour que soient confondus les plans du démon, que tombent les murs visibles et invisibles de la forteresse et pour que les âmes se convertissent.

Son homélie fut brève, une simple exhortation à garder à l'esprit les paroles du Seigneur à propos des jours derniers :

« Car il y aura alors une grande affliction telle qu'il n'en est pas arrivé depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant et qu'il n'en arrivera jamais plus. Et si ces jours-là n'avaient été écourtés, aucune créature ne serait sauvée ; mais, à cause des élus, ces jours seront écourtés. Alors, si quelqu'un vous dit : Voici : le Christ est ici ! ou bien : Ici ! n'allez pas le croire. Car il se lèvera de faux Christ et de faux prophètes qui opèreront de grands signes et prodiges, de façon à égarer, si possible, même les élus. »

« Veillez donc parce que vous ne savez pas quel jour votre maître va venir. »

En conclusion de son homélie, il leur dit : « Soyez vigilants,

priez en tout temps. » « Restez éveillés et veillez » furent ses derniers mots.

Pendant la Consécration et l'Élévation, il offrit silencieusement sa vie en union avec le sacrifice sur l'autel. À la fin, au moment de l'envoi, il bénit la communauté, suppliant Dieu de les protéger et par-dessus tout de les garder fidèles jusqu'au bout.

Comme pour des adieux, Elijah embrassa chacun de ses vêtements liturgiques alors qu'ils les enlevaient lentement. Il embrassa aussi le calice et l'autel. Puis il s'agenouilla sur le sol de pierre brut tandis que, un par un, les membres de la communauté s'en allaient prendre le petit-déjeuner. Puis, au bout d'un moment, il leva la tête et remarqua qu'une bande de lumière formée par le soleil qui entrait par l'une des fenêtres s'était sérieusement déplacée le long du mur. Quelques personnes étaient restées dans la chapelle ; elles étaient juste derrière lui et de chaque côté.

Enoch se trouvait à sa droite, il était toujours à genoux, les yeux fermés et son œil guéri pleurait. Katherine était assise sur un banc à sa gauche, elle égrenait son chapelet. À côté d'elle dans l'allée, Ibrahim s'affaissait dans son fauteuil roulant, le menton sur la poitrine. Derrière lui, Krešimir et Sœur Marie-Thérèse étaient également absorbés dans leurs dévotions.

— Nous allons bientôt partir, Enoch, dit Elijah. Le frère ouvrit les yeux, regarda le tabernacle et hocha la tête.

— Amal devrait être là sous peu pour vous conduire à Qalandia, dit Katherine. Pouvons-nous prier avec vous ?

— Je vous en serais reconnaissant, répondit Elijah.

Tous se rassemblèrent et posèrent leurs mains sur les épaules des deux hommes. La plupart des prières étaient silencieuses mais Elijah pouvait entendre le nom de Jésus en différentes langues. Chaque personne semblait expérimenter la présence de

Dieu à des niveaux différents. Enoch et Ibrahim pleurèrent silencieusement. Le visage de Krešimir était impassible, solennel, profondément recueilli. Sœur Marie-Thérèse rayonnait de joie. Katherine se balançait comme une juive en prière au Mur des Lamentations ou une mère consolant un enfant ne parvenant pas à dormir. Sur tous descendait une paix surnaturelle.

Ils demeurèrent dans cette paix jusqu'à ce qu'un klaxon insistant se fasse entendre dehors, vers l'entrée principale. Elijah se leva. Il leur donna la bénédiction épiscopale et tous sortirent.

Amal attendait à côté de sa fourgonnette. Le départ fut simple – des embrassades, quelques paroles d'encouragement. Mais il semblait que dans tous les regards transparaisait la conscience de ce qui les attendait. La plupart d'entre eux ne savait rien de la mission de l'évêque mais ils en ressentaient la gravité.

Les trois hommes montèrent dans le véhicule et s'installèrent. Katherine dit à Elijah par la fenêtre ouverte :

— Revenez nous voir. C'est votre maison, si vous en avez besoin.

— Merci, répondit-il. Priez pour nous.

— Nous prions. Ce que vous vous apprêtez à faire est très grand aux yeux du Seigneur.

— Peut-être mais nous sommes très petits. Trop petits pour cette tâche.

— Et c'est ainsi qu'il doit en être.

Amal alluma le moteur, enleva le frein à main et la fourgonnette se mit à cahoter. Tandis qu'ils laissaient derrière eux la vallée, Elijah remarqua que le pot d'échappement bruyant avait été réparé mais aucun d'eux ne parla. Quand ils eurent quitté le chemin de la ferme au profit d'une route carrossée qui menait vers l'ouest, les bruits de ferraille et les cahots cessèrent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

regardèrent vers la fenêtre. L'espace de quelques battements de cœur, ils demeurèrent pétrifiés puis ils sourirent à Elijah – un regard méchant venu des confins des frontières de la vision naturelle. Lui tournant le dos, ils passèrent leur chemin, et traversèrent la foule qui s'épaississait et prirent place au deuxième rang, juste en face du symbole du bélier. Comme Elijah continuait les prières d'exorcisme, il remarqua que l'une des femmes vêtues de noir se penchait brusquement en avant. De là on avait l'impression qu'elle se convulsait pour vomir ou bien qu'elle avait des hauts-le-cœur. L'une des autres femmes passa son bras autour d'elle et la fit sortir précipitamment de la place. Les deux autres restèrent.

La présence d'esprits adverses devenait plus opprimante. Quoique le ciel fût dégagé et que le soleil vif d'automne illuminât tout d'une clarté cristalline, la place était maintenant coiffée d'un dôme imperceptible, un épais nuage d'une invisible noirceur.

— J'ai peur, chuchota Enoch qui butait sur les mots.

— C'est l'ennemi, répondit Elijah. Il sait que nous sommes ici, Frère, et il va nous attaquer. Prions ensemble.

Ils s'agenouillèrent et prièrent au nom de Jésus, implorant l'intercession de la Mère de Dieu, l'archange Michel, et les saints. L'oppression les quitta progressivement. Tandis qu'Elijah et Enoch étaient personnellement délivrés des attaques démoniaques, les leaders religieux du monde continuaient à affluer vers le Mur. Il est certain, pensa Elijah, que les démons ne se révéleront pas ni n'oppresseront de manière telle que les participants au rassemblement religieux aient peur ou éprouvent du dégoût. Non, la volonté de ces gens sera affaiblie et leurs émotions excitées afin que leurs esprits puissent être séduits.

Enoch respirait mieux et il s'assit sur le sol du réduit. Elijah s'assit aussi.

— Ce ne sera pas long, dit-il.

— Quand descendons-nous le rencontrer, Monseigneur ?

— Au moment où nous entendrons l'hélicoptère s'approcher. Tous les yeux seront alors sur lui et nous pourrons sortir par la fenêtre.

Au moment même où il disait cela, il savait que le scénario était optimiste car les forces de sécurité étaient précisément entraînées pour de tels moments et elles savaient qu'il fallait garder un œil sur les foules et les environs. Elijah espérait que des anges les distrairaient, attirant leurs regards ailleurs pendant la courte minute qu'il faudrait à Enoch et lui pour descendre le rocher jusqu'au terrain d'atterrissage. Mais on ne pouvait présumer de rien, seulement espérer.

Et s'ils échouaient ? S'ils étaient pris et réduits au silence avant de délivrer leur message ? Alors le Président descendrait l'allée centrale jusqu'au Mur, pour un moment historique, déclarant la fin de tous les conflits religieux et divisions au nom de la paix, en tant que Grand Réconciliateur, futur leader du monde.

Et s'ils délivraient leur message avec succès, est-ce que cela détournerait le Président de sa trajectoire ? Est-ce que cela en réveillerait certains dans le public et leur révélerait le danger encouru ? Elijah savait qu'il ne lui appartenait pas de connaître la réponse à ces questions. L'ange avait dit que la fécondité était dans les mains de Dieu seul. La mission d'Elijah était d'obéir et non pas de calculer le coût. La vérité doit être dite même si personne n'écoute ou si personne n'entend.

Il alla à la fenêtre pour observer la foule. Presque tous les sièges étaient maintenant occupés par quelques centaines de personnes qui exerçaient un pouvoir spirituel sur de vastes multitudes – des millions d'âmes. Les esprits mauvais travailleraient sur les participants, les informant qu'ici et

maintenant, dans ce grand homme, se trouvait le dernier espoir pour l'humanité – qu'il était, en fait, son sauveur. Ce jour serait un prologue. Demain sur l'Esplanade du Temple au-dessus du Mur, le nouvel ordre spirituel mondial serait proclamé à toute l'humanité.

Alors qu'il guettait le bruit des pales d'hélicoptère dans le ciel, la voix intérieure lui parla une fois de plus :

Il y en a d'autres.

Enoch se tourna vers Elijah et dit :

— Il y en a d'autres.

— Que veux-tu dire, Frère ?

— Je ne sais pas, Monseigneur. J'ai juste entendu cela dans mon cœur.

— Moi aussi. Peut-être est-ce pour nous reconforter. Te souviens-tu quand le docteur Abbas nous a parlé des appels téléphoniques ? Le cardinal préfet avait dit la même chose. « Il y en a d'autres », avait-il dit. Mais on ne voit vraiment pas ce que cela veut dire.

— Y a-t-il d'autres messagers ?

— Je crois que oui... Je l'espère.

Elijah envisagea une alternative glaçante. Les *autres* pouvaient signifier d'autres Antichrists. Il se rappelait ce qu'Anna Benedetti lui avait dit avant le meurtre et comment elle avait pénétré dans les cercles intérieurs du Président et rencontré des gens qui étaient des intimes, traitant d'égal à égal avec lui. Elle avait mentionné des noms obscurs : Abaddon, Mago, Architetto. Le dernier était le Président lui-même, l'architecte du nouvel ordre émergent, le Plan, comme il l'appelait. Mais qui étaient les autres ? Mago – le « magicien » – était-il le faux prophète annoncé par le livre de l'Apocalypse ? Ou bien était-il l'Antéchrist et le Président le faux prophète ? Et qui était l'homme nommé Abaddon – le destructeur – apparemment ainsi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sifflement, et l'odeur forte du gaz. Puis le souffle sonore d'un chalumeau enflammé.

— Feu, dit la voix. Dis-nous la vérité ou tu sentiras ce feu.

— Loué soit Jésus-Christ, gémit Elijah.

Une aiguille de feu bleu pénétra sa poitrine. Il hurla. Des épées de chaleur lui perforèrent les pieds et les mains. Puis le souffle du dragon gronda dans ses tympanes et la pointe de ses oreilles s'enflamma ; les cheveux sur sa tête partirent en fumée. Il criait et criait.

Cela ne s'arrêtait plus.

Des pensées morcelées déferlaient dans son esprit : Le nom, le nom, le Saint Nom, et son propre nom, ses nombreux noms, et tout brûlait depuis l'extérieur jusqu'au centre.

Il ouvrit la bouche pour parler mais seuls des cris sortaient et, avec l'œil intérieur, il vit son corps sans vie jeté sur une pile de corps nus puis transporté vers un four, jeté dans sa gueule tandis qu'on allumait les brûleurs à gaz.

Il y avait de l'eau quelque part dans ce qui suivit, de l'eau froide. Une bande sur son bras dont la pression augmentait et il lui semblait que c'était le brassard qu'il avait porté dans le ghetto, et qu'il portait encore, l'étoile jaune qui devenait la croix du Christ et puis à nouveau une étoile. Et puis tout le long, le son d'un tambour d'enfant, un battement qui s'arrêtait et reprenait de façon inégale.

Puis le silence. Il voyait mal maintenant car il avait du sang dans les yeux. Autour de lui, des gens couraient dans tous les sens. Sa chair sentait le roussi, il était nu et avait honte. Puis on le délia. Il serait tombé par terre et sa vie se serait écoulée dans le drain mais on le relevait et des mains puissantes le portaient et il savait maintenant que tout était fini. La fosse ou le crématorium.

Ce n'est qu'à son réveil qu'il réalisa qu'il leur avait échappé en perdant conscience, libéré par un fusible qui avait grillé dans son esprit, un câble arraché à son terminal. Où était-il maintenant ? Était-ce une pause entre de nouveaux accès de douleur ? Le Saint Nom ne lui avait pas été enlevé et dans le sanctuaire de son cœur il embrassait les blessures du Christ. Il ne pouvait rien faire de plus. C'est si petit, pensa-t-il, mais je te le donne.

Quelqu'un avait essuyé le sang de son visage et il voyait assez bien d'un œil. L'autre était enflé et hermétiquement fermé. Il était allongé sur le dos sur un lit dans une cellule ou une chambre vide. L'endroit était chaud et sec. Tant qu'il ne bougeait pas ce n'était pas un supplice. Il était à nouveau habillé – ses propres vêtements, des pantalons noirs, une chemise blanche, un bras trempé dans le sang d'Enoch ou peut-être était-ce le sien ? Ses pieds nus étaient enflés, couverts de cloques à certains endroits, saignant à d'autres. Ses mains aussi. Quand il tourna un peu la tête, il aperçut ses sandales bien rangées près de son lit.

Maintenant il retrouvait totalement ses esprits.

Assis sur une chaise en bois au pied du lit se tenait un très vieil homme. Il portait un costume, une cravate et des chaussures neuves rutilantes. Il était penché en avant et appuyait le haut de son corps sur une canne qu'il tenait fermement des deux mains. Ses mains et son crâne chauve étaient couverts de taches de vieillesse. Ses yeux étaient bleu pâle, enfoncés dans des poches ridées qui parlaient d'éternité, d'anxiété et de fatigue. On n'y décelait aucun humour.

— C'est si bon de te revoir, David, chuchota l'homme d'une voix éraillée.

— Qui êtes-vous ? demanda Elijah dont la voix était également cassée et rauque.

— Et juste à temps, je vois.

— Où suis-je ?

— Tu es à Maskobiyeh, le centre d'interrogatoires du Shin Bet à Jérusalem-Ouest. On dirait que tu as déjà été interrogé. Eh bien ils étaient pressés. Je m'en excuse.

— Qui êtes-vous ? demanda à nouveau Elijah.

— Tu ne te souviens pas de moi ?

— Nous avons travaillé ensemble il y a longtemps. C'était dans une autre vie, dirait-on.

— Quand ?

— Quand nous étions collègues. Et amis.

— Je ne m'en souviens pas.

— Les années passent vite. Nous avons tous les deux connu tant de gens, de décennies – et de gouvernements.

— Pourquoi m'appelez-vous David ?

— Tu t'appelais David dans ces années-là. Les années soixante, le procès Eichmann. Les voyages et les campagnes, les réunions. Tu te souviens de New York ?

— New York ?

— Je crois que tu t'en souviendrais si tu y réfléchissais un peu. Pense à cette vieille femme à Manhattan qui t'a apporté un message et une médaille. Une médaille de guerre polonaise jetée depuis un train qui se dirigeait vers Auschwitz.

— Qui êtes-vous ? coassa Elijah.

— Lev.

— Lev ?

— Oui. Tu te souviens de moi maintenant ?

— Je m'en souviens. Pourquoi es-tu ici ?

— Je bénéficie toujours de certains privilèges – honoraires et émérites, bien sûr. J'ai été ministre de l'intérieur il y a des années.

— Oui, je l'avais lu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tombe. Et ceux qui habitent sur la terre se réjouissent à cause d'eux et exultent, et ils s'enverront des présents les uns aux autres, car ces deux prophètes ont torturé ceux qui habitent sur la terre.

Et après ces trois jours et demi, un souffle de vie venant de Dieu entra en eux, et ils se tinrent sur leurs pieds ; et une grande peur tomba sur ceux qui le contemplaient. Et ils entendirent, venant du ciel, une grande voix forte qui leur disait : « Montez ici. » Et ils montèrent au ciel dans la nuée ; et leurs ennemis les contemplèrent. Et à cette heure-là, il y eut une grande secousse, et le dixième de la ville tomba, et dans la secousse furent tués sept milliers de personnes. Et les autres furent saisis de peur, et ils rendirent gloire au Dieu du ciel.

(Apocalypse 10, 10 – 11, 13)

Table

Préface

Prologue

1 Jérusalem la Dorée

2 Le signe de Gabriel

3 La femme inviolée

4 Le stratège

5 La guerre des pierres

6 Les villes de la plaine

7 Les cavaliers sur le char

8 La nuée de témoins

9 Le Mur des larmes

10 Intifada

11 Le manteau

**DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS SALVATOR**

Père Elijah, une apocalypse, 2008

La librairie Sophia, 2010

Une île au cœur du monde, 2011

Theophilos, 2012

L'odyssée du Père, 2013

Voyage vers Alpha du Centaure, 2014

*Cet ouvrage a été numérisé
par Atlant'Communication
au Bernard (Vendée).*